

Brésil, où elle reçoit plusieurs affluents, et se jette dans le Rio-Negro, par 63° long. O. et 10° 10' lat. S.; cours de 600 kilom. du N. au S.

BRANCO s. m. (bran-ko). Pêch. Bout des rordes d'auffe que l'on emploie à fixer les roseaux des bourdigues.

BRANCOVAN (Constantin), hospodar de Valachie. V. BASSARABA.

BRANC-URSINE s. f. Bot. Nom vulgaire de l'acanthé et de la berce : *Le suc mucilagineux de la BRANC-URSINE la fait employer dans les cataplasmes, les fomentations et les lavements.* (Richard.) Il On écrit aussi BRANCHE-URSINE.

BRAND s. m. (bran). Art milit. Autrefois Epée. V. BRAN.

BRAND, ville de la Saxe royale, à 5 kilom. S.-O. de Freiberg; 2,985 hab. Importante exploitation d'argent, plomb et arsenic. Fabrication de bijoux en faux, dentelles de soie, jouets et ustensiles en bois.

BRAND (Bernard), jurisconsulte et historien suisse, né à Bâle en 1523, mort en 1594. Après avoir professé le droit romain dans sa ville natale et avoir habité quelque temps la France, il se fixa à Hambourg, où il occupa les premières charges de la magistrature. Il a publié : *Histoire universelle depuis la création jusqu'à l'an 1553* (Bâle, 1553), en allemand.

BRAND (Chrétien - Helfgott), peintre allemand, né à Francfort-sur-l'Oder en 1695, mort à Vienne en 1750. Il excellait à peindre des eaux calmes, la rosée, des effets du soleil disparaissant sous les nuages. La galerie de Vienne possède plusieurs de ses paysages. — Son fils, Christian BRAND, né à Vienne en 1722, mort en 1795, fut peintre de l'empereur François Ier et directeur de l'Académie de paysages. Ses meilleurs tableaux sont : *la Baïlle de Hochkirchen*, les *Quatre Éléments*, le *Château d'Austerlitz*, le *Marché de Vienne*.

BRAND (Jean), antiquaire anglais, né à Newcastle-sur-Tyne en 1741, mort à Londres en 1806. Il était ministre de la religion anglicane, et il publia des *Observations sur les antiquités populaires* (1776, in-8°); ainsi que *l'Histoire et antiquités de la ville et du comté de Newcastle* (1789, 2 vol. in-4°). On lui doit aussi un poème anglais intitulé *l'Amour illégitime* (1775).

BRAND, chroniqueur flamand. V. BRANDO.

BRANDE s. f. (bran-da- — du prov. *brandar*, branler, remuer). Art culin. Mets fait avec de la morue coupée en petits morceaux, pilée, additionnée d'ail, de persil, de jus de citron, de poivre, et battue avec de l'huile d'olive jusqu'à former une pâte ayant la consistance d'un fromage à la crème : *La BRANDE est une des préparations fondamentales de la cuisine provençale.* Il On l'appelle aussi quelquefois BRANLADÉ.

BRANDAM, historien portugais. V. BRANDANO.

BRANDAN (SAINT-), bourg et commune de France (Côtes-du-Nord), canton de Quintin, arrond. et à 20 kilom. S. de Saint-Brieuc; pop. aggl. 97 hab. — pop. tot. 2,730 hab. Minoterie; commerce de céréales et fourrages.

BRANDAN (saint). V. BRANDAN.

BRANDANO, rivière de l'Italie. V. BRADANO.

BRANDANO ou **BRANDAO** ou **BRANDAM** (Antoine), religieux et historien portugais, né à Alcobaca en 1584, mort en 1637. Il entra dans l'ordre des bernardins, dont il devint général, et fut nommé historiographe ou archi-chronographe du roi. Il publia la troisième et la quatrième partie du grand ouvrage intitulé : *Monarquia Lusitana* (1632, in-fol.). — Son neveu, François BRANDANO, composa les deux parties suivantes du même ouvrage, et mourut en 1683. — Un autre historien du même nom, Alexandre BRANDANO ou BRANDAO, publia, en 1689, une histoire des guerres qui amenèrent la séparation du Portugal et de l'Espagne.

BRANDAU (Conrad-Henri), médecin allemand, né à Cassel en 1752, mort à Hanau en 1791. Après avoir été professeur de chirurgie dans sa ville natale et à Marbourg, il se rendit en Russie en 1786, occupa une chaire de chirurgie à Saint-Petersbourg, et, de retour en Allemagne, il se fixa définitivement à Hanau. Il a laissé plusieurs ouvrages écrits en latin et en allemand; nous nous bornerons à citer : *Programma de chirurgia rationali* (Cassel, 1780); *Dissertatio sistens observationes quidam de intemperantia et morbis ex ipsa oriundis* (Marbourg, 1785), etc.

BRANDE s. f. (bran-de- — de l'allemand *brand*, embrasement). Bot. Espèce de bruyère qui croît dans les landes, dans les lieux incultes : *Allumer un feu de BRANDES. On appelle BRANDE une plante de couleur rouge, qui croît en abondance dans les endroits clairs des forêts.*

II.

(E. Chapus.) *Les cerfs mangent la pointe et la fleur des BRANDES dans les mois d'octobre et de novembre.* (E. Chapus.) Il Endroit où croissent les bruyères : *Le temps s'embrouilla, et comme nous traversions une BRANDE plate, il s'éleva tout d'un coup et nous battit d'un grand vent.* (G. Sand.) Au bout d'un quart d'heure, ils avaient franchi les BRANDES. (G. Sand.) J'allai questionner le forestier, dont la maison, qui est une pièce fort ancienne, surmonte un grand morceau de BRANDE couché en pente. (G. Sand.)

— Rom. On peut remarquer que les exemples qui précèdent sont tous signés du nom de George Sand, qui a donné droit de cité, dans ses romans rustiques, au mot BRANDE, et qu'elle a sans doute emprunté au langage des paysans berrichons.

— Chass. Nom générique des branches des arbres.

— Métrol. Mesure de capacité pour les matières sèches, usitée dans certaines parties de la Suisse, et valant en litres 38,0858.

— Pyrotechn. Fagot fait de brins minces et bien secs, qui a été trempé par les deux bouts dans un mélange combustible formé de résine, d'huile d'aspic, d'huile de térébenthine, d'huile de lin, de salpêtre et de poudre à canon : *Les BRANDES étaient employées autrefois pour armer les brûlots.*

BRANDE (William-Thomas), chimiste anglais, né à Londres en 1788. Membre de la Société royale en 1809, il remplaça en 1812 sir H. Davy, sur la désignation de celui-ci, comme professeur de chimie à l'Institut royal. A partir de 1820, il eut pour suppléant M. Faraday, avec lequel il publia, de 1816 à 1836, le *Journal trimestriel des sciences et des arts*. Vers la même époque, il obtint la chaire de chimie et de matière médicale à la Société des apothicaires (Ecole de pharmacie). En 1825, il fut nommé directeur du service des coins à la Monnaie royale, et élu, en 1836, membre agrégé de l'université de Londres, où il a été examinateur jusqu'en 1858. Il fait partie de plusieurs sociétés savantes. On a de lui : des *Esquisses de géologie*; un *Dictionnaire de pharmacie et de matière médicale*, et un *Manuel de chimie*, ouvrage souvent réimprimé, et traduit en français, en allemand et en italien. En 1842, il prit la direction du *Dictionnaire de science, de littérature et d'art*.

BRANDEBOURG s. m. (bran-de-bour- — de *Brandebourg* n. pr. géogr.). Passementerie, galon, formant des dessins variés ou entourant les boutonnières, ou même tenant lieu de boutonnière : *Une robe garnie de BRANDEBOURG. Ils portaient tous deux des polonoises à BRANDEBOURG, boutonnées jusqu'à la base de leur cravate en crinoline.* (L. Reybaud.) L'un d'eux montra, sous sa polonoise à BRANDEBOURG, les armes destinées à cette rencontre (L. Reybaud.) Il admirait sa redingote à BRANDEBOURG et à olives serrée à la taille. (Balz.) Ces gardes portent une tunique de velours nacarat passementée de BRANDEBOURG d'or, d'une richesse extrême. (Th. Gaut.) Il était vêtu d'une de ces redingotes vertes à BRANDEBOURG noirs, dont l'espèce est impérissable, à ce qu'il paraît, en Europe. (Alex. Dum.) Ah! fort bien! ah! fort bien! dit le major en resserrant à chaque exclamation les BRANDEBOURG de sa polonoise. (Alex. Dum.)

— s. f. Casaque à longues manches, qui se portait du temps de Louis XIV : *Il était vêtu d'une BRANDEBOURG.*

— Hortie. Espèce de berceau de jardin : *J'ai fait faire deux BRANDEBOURG admirables pour la pluie, dont l'une est au bout de la grande allée, l'autre au bout de l'infirmerie.* (Mme de Sév.)

BRANDEBOURG (province de), grande division administrative et berceau de la monarchie prussienne, comprise entre le Mecklenbourg, la Poméranie et la Prusse au N.; le grand-duché de Posen et la Silésie, à l'E.; la Silésie et la Saxe prussienne au S.; cette dernière province, le pays d'Anhalt et le Hanovre, à l'O.; par 51° 22' et 53° 35' de latitude N., et 28° 56' et 33° 52' de longitude E. Superficie, 36,700 kilom. carr.; 2,553,000 hab., dont 38,000 catholiques, 24,000 juifs et le reste protestants, répartis entre 138 villes, 27 bourgs, 3,073 villages et 3,220 hameaux.

Cette contrée, située dans les bassins de l'Elbe et de l'Oder, séparés par une fâcheuse barrière, est généralement plate, et ce n'est que du côté de la Silésie qu'on y rencontre de légères ondulations de terrain. Elle est arrosée par ces deux grands fleuves et par un grand nombre de leurs affluents, dont les principaux sont le Bober, la Warthe, la Neisse, la Finow et la Netze, qui se jettent dans l'Oder; le Havel, la Sprée, la Dosse, qui affluent dans l'Elbe. Des canaux font communiquer l'Elbe et l'Oder et les différents tributaires de ces fleuves entre eux. Les plus importants sont : celui de Finow entre le Havel et l'Oder; celui de Frédéric-Guillaume entre la Sprée et l'Oder; le Grand et le Petit canal, joignant les grands coudes du Havel, enfin celui de Ruppini qui fait communiquer le Havel avec le lac Ruppini. La province de Brandebourg, presque partout sablonneuse, présente une grande stérilité sur plusieurs points, notamment aux environs de Berlin et dans la basse Lusace, surnommée la *Sablonnière du Saint-Empire romain*. Le pays des Marches et les contrées arrosées par l'Oder, la Warthe, la Sprée et l'Elbe et de nombreux petits lacs sont fécondées par une irrigation bien enten-

due. On extrait du sol de la tourbe, de la houille, de l'alun, de la chaux, du plâtre et de l'argile. L'agriculture, en progrès, donne comme produits des céréales de toute espèce, du houblon, des légumes, pommes de terre, chanvre, lin, fruits, garance et tabac. Depuis peu, aux environs de Stolpe et d'Orranienbourg, on a découvert de vastes truffières, et l'une d'elles fournit des truffes qui rivalisent avec les meilleures de France. Les bêtes à cornes, les chevaux, les porcs et les moutons forment un des principaux produits de la province, et les rivières, ainsi que les lacs, fournissent une grande quantité de poissons de toute espèce. La culture des betteraves s'y fait sur une très-large échelle, pour fournir les matières premières à une infinité de distilleries et de raffineries de sucre. Cette branche de l'industrie ne tient cependant qu'un rang secondaire à côté des nombreuses fabriques de soieries, cotonnades, étoffes, draps et toiles dont les centres principaux sont à Guben, Spremberg, Krossen, Reppen, Forste, Soldin, etc. La teinturerie de Kaput, fondée en 1764 par Frédéric le Grand, est renommée par son beau rouge garance. On trouve d'importantes tanneries et mégisseries à Zinna, Strassburg, Luckenwalde; des fabriques d'armes à Potsdam et à Spandau; des papeteries à Speichthausen, près de Neustadt, à Berlinchen, à Neudamm, etc. L'industrie métallurgique a ses usines à Hohenfnow, à Baruth, à Hegermühle, à Neubrück, etc. Il y a des verreries à Zechlin, Rheinsberg; une importante manufacture de glaces à Neustadt-sur-la-Dosse. On fabrique de la faïence et de la poterie à Francfort, à Rheinsberg, et de la porcelaine très-renommée à Berlin.

Le Brandebourg fait un commerce très-actif, facilité par un grand nombre de rivières navigables, de canaux et de routes. Berlin est le centre d'un réseau complet de chemins de fer qui, rayonnant en tous sens, relient les villes de cette province avec le reste de l'Allemagne, la Russie, la France et l'Italie. Des foires importantes se tiennent à Francfort-sur-l'Oder. L'immigration de nombreux colons étrangers, notamment de colons français, ne contribua pas peu, au siècle dernier, au développement industriel et commercial du Brandebourg, qui de nos jours commence à éprouver les désastreux effets de l'émigration allemande en Amérique.

La province de Brandebourg comprend la plus grande partie de l'ancienne Marche de Brandebourg, et de plus quelques districts des provinces de Silésie et de Posen. Elle était divisée en Marche Electorale et Nouvelle Marche. La Marche Electorale était subdivisée en : Vieille Marche, ch.-l. Stendal; Marche Moyenne, ch.-l. Berlin; Priegnitz, ch.-l. Perleberg; Marche de l'Ucker ou Ucker-Marche, ch.-l. Prenzlau. La Marche Nouvelle, comprise entre la Poméranie, la province de Posen, la Silésie et la Marche Moyenne, avait pour ch.-l. Custrin. Actuellement, la province de Brandebourg est partagée en deux régences : celle de Potsdam, renfermant seize cercles et Berlin, capitale du royaume; et celle de Francfort-sur-l'Oder, avec onze cercles. Potsdam est le ch.-l. et le siège du gouvernement de la province.

— *Histoire.* Au commencement de l'ère chrétienne, la province actuelle de Brandebourg était habitée par les Suèves. Parmi ceux-ci on distinguait la tribu des Semnonnes, qui occupait la Marche centrale, et les Lombards établis dans la Vieille Marche. L'ancienne dénomination de cette contrée, Brenna-borg, d'où vient le nom moderne, Brandebourg, a pour étymologie Brennus, nom commun à plusieurs chefs des Semnonnes. A l'époque de la grande migration des peuples, les Suèves, abandonnant leurs foyers, furent remplacés dans cette contrée par des populations slaves, les Hevelles, les Wilzes, les Ukers, les Rhétariens et les Obotrites. Toutes ces peuplades, après plusieurs guerres contre les Francs et les Saxons, furent, avec ces derniers, soumis à la puissance de Charlemagne, qui plaça à leur tête des margraves (comtes des Marches), en 789. Mais sous les successeurs de ce monarque, ces peuples se rendirent indépendants et inquiétèrent la Saxe et la Thuringe par de fréquentes invasions jusqu'en 902. L'empereur d'Allemagne Henri Ier, après avoir pris Brenna-borg, principale forteresse des Hevelles, et Lebus, forteresse des Wendes, réduisit sous son autorité les Hevelles et les Rhétariens, en 928. Afin de les tenir en bride et de protéger les frontières de la Saxe, Henri institua les margraves de la Saxe du Nord, contrée appelée aujourd'hui Vieille Marche, et Othon Ier, pour y consolider le christianisme, fonda, en 939 et 946, les évêchés de Brandebourg et de Havelberg.

Lorsque le christianisme eut pénétré plus avant, le margrave Gero, mort en 963, constitua la Marche orientale, dans la contrée désignée actuellement sous le nom de basse Lusace. A peu près un siècle plus tard, Gotschalk, prince des Obotrites, réunit plusieurs districts dont il agrandit le royaume des Wendes. En 1153, l'empereur Lothaire donna la Saxe septentrionale à titre de fief à Albert l'Ours, qui, par son habileté et sa bravoure, réussit à mettre fin, dans ces contrées, à la domination des Wendes. En 1157, Albert prit le titre de margrave de Brandebourg, s'empara de la Marche centrale et attira dans ses nouveaux Etats un grand nombre de familles

nobles de l'Allemagne et de colons venus des Pays-Bas pour remplacer les Wendes turbulents, qu'il en expulsa. Othon Ier, son fils, lui succéda dans le margraviat de Brandebourg, devint, en 1180, duc de Saxe, avec le titre d'archichambellan de l'empire, que son père avait déjà porté. A sa mort, arrivée en 1184, il eut pour successeur son fils Othon II, prince faible qui, pendant tout son règne, de 1184 à 1205, ne sut point se soustraire à l'influence cléricale. Il fit don à l'archevêque de Magdebourg d'une grande partie de la Vieille Marche et de quelques parties de la Marche centrale, sous la réserve de pouvoir être récupérées par le Brandebourg comme fiefs relevant de Magdebourg. Il soutint sans succès plusieurs luttes contre les Danois, et mourut en 1205, laissant ses Etats affaiblis et amoindris à son frère Albert II, qui, pendant un règne de quinze ans, fit preuve de plus d'énergie. Ce prince prit une part active aux guerres que se firent Othon IV et Frédéric II, les deux compétiteurs à l'empire, et en fut récompensé en obtenant pour sa maison l'expectative de la Poméranie Cétérienne.

Albert II, qu'on regarde comme le véritable fondateur de Berlin, laissa en mourant deux fils encore mineurs, Jean Ier et Othon III, au nom desquels leur mère Mathilde exerça la régence jusqu'en 1226. Les deux frères, braves et batailleurs, comme cela convenait à l'époque orageuse des Hohenstaufen, règnerent ensemble jusqu'en 1258, et, après avoir reçu de Frédéric II l'investiture de la Marche de Brandebourg et de la Poméranie, forcèrent le duc de Stettin à reconnaître leur suzeraineté, et augmentèrent encore leurs possessions par des mariages avantageux. C'est ainsi que, par l'union d'Othon avec Béatrix de Bohême, les villes de Bautzen, Görlitz et Lobau furent ajoutées aux Etats des margraves de Brandebourg. Jean enleva aux Polonais le territoire riverain de la Warthe, où il fonda, en 1257, la ville de Landsberg. En 1258, les deux frères opérèrent le partage de leurs Etats : Brandebourg, la capitale, et la suzeraineté des évêchés de Brandebourg et de Havelberg, restèrent communes, tandis que Stendal et Salzwedel devinrent le siège de gouvernements distincts établis par les deux lignes. Ils fondèrent plusieurs villes, telles que Francfort-sur-l'Oder, Friedland, Königsberg, et donnèrent à Berlin de grands développements. Jean Ier, mort en 1266, fut le fondateur de la maison ascanienne de Brandebourg-Stendal; Othon III fut la tige de la maison de Brandebourg-Salzwedel. Ces deux lignes ne tardèrent pas à s'éteindre, la cadette en 1317, l'aînée en 1320. Le dernier prince de cette dynastie, sous laquelle la prospérité de ce pays fut continuée, fut Henri le Jeune, qui mourut sans s'être marié, en 1320. Alors éclatèrent des troubles sanglants; l'ordre civil, à peine fondé, périt complètement. En 1322, l'empereur Louis IV le Bavaurois donna en fief à son fils le margraviat de Brandebourg, mais ce jeune prince lutta vainement contre ses voisins et ses orgueilleux vassaux; il fut contraint de renoncer à exercer tous ses droits de suzeraineté sur ce pays jusqu'à la mort des princes indigènes. Fatigue de ces luttes et dédommagé d'un autre côté par son mariage avec Marguerite Mautasch, qui lui apporta en dot le Tyrol, il céda complètement les Marches à son frère Louis le Romain, en 1352. Dès le règne de Jean Ier, les margraves avaient pris le titre d'électeur; Louis le Romain partagea ce titre avec son frère Othon IV, dit le *Fainéant*, qui bientôt devint seul électeur, et qui, en 1363, conclut avec l'empereur Charles IV et la maison de Luxembourg une convention d'hérédité réciproque, en vertu de laquelle l'empereur obtint le droit de succession dans la Marche Electorale, et contribua quelque temps après au gouvernement de ce pays, grâce aux goûts de dissipation de l'électeur. En 1368, Othon vendit la basse Lusace à l'empereur, qui la réunit à la Bohême, et qui peu après obtint la Marche Electorale moyennant 200,000 florins d'or. Charles IV donna en fief, d'abord à son fils Wenceslas, roi de Bohême, puis, quand celui-ci fut devenu roi des Romains, à son second fils Sigismond, la Marche Electorale de Brandebourg, qui, sous ce prince, fut en proie aux plus affreuses dissensions. La noblesse se livrait à des guerres continuelles de seigneur à seigneur; les princes voisins se permettaient de fréquentes incursions, jamais réprimées; toute sécurité disparut. En vain Sigismond, accablé de dettes, engagea la Marche Electorale à son cousin Jobst, margrave de Moravie; en vain celui-ci envoya une armée et un de ses lieutenants pour réprimer les désordres, rien ne put remédier au mal. A la mort de Jobst, en 1411, cet Etat fit retour à Sigismond, qui, à la même époque, obtint la couronne impériale. Dès 1402, Sigismond avait vendu la Nouvelle Marche à l'ordre Teutonique; devenu empereur, il établit le burgrave de Nuremberg Frédéric IV, de la maison de Hohenzollern, en qualité de gouverneur dans la Marche Electorale. Celui-ci, en récompense de services rendus à l'empereur, obtint bientôt la Marche de Brandebourg, la dignité d'électeur et le titre d'archichambellan de l'empire. En 1417, le concile de Constance confirma cette infodation. C'est alors que ce prince, comme électeur de Brandebourg, prit le nom de Frédéric Ier, et c'est du règne de cet électeur que commence l'histoire du développement de la Prusse. V. ce mot.